

[AccueilRevenir à l'accueilCollection Boite\\_016 | Préparation des AnormauxCollectionBoite\\_016-3-chem | Révolution. Procès du roi. \[rayé : R. Législation ... ?\] Item\[Henri Plard, La sainteté du roi - suite\]](#)

## [Henri Plard, La sainteté du roi - suite]

**Auteur : Foucault, Michel**

### Présentation de la fiche

Coteb016\_f0205

SourceBoite\_016-3-chem | Révolution. Procès du roi. [rayé : R. Législation ... ?]

LangueFrançais

TypeFicheLecture

RelationNumérisation d'un manuscrit original consultable à la BnF, département des Manuscrits, cote NAF 28730

### Références éditoriales

Éditeuréquipe FFL (projet ANR *Fiches de lecture de Michel Foucault*) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Droits

- Image : Avec l'autorisation des ayants droit de Michel Foucault. Tous droits réservés pour la réutilisation des images.
- Notice : équipe FFL ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR).

Notice créée par [équipe FFL](#) Notice créée le 18/03/2021 Dernière modification le 23/04/2021

---

dans la nuit, dans les fausses religions, représenté ici par le magicien Jamblique (Jamblichius) ; le céleste, lointain, mystérieux et tout-puissant, un Dieu dont les décrets sont inaccessibles à la raison humaine ; le terrestre enfin, soumis à la vanité, lieu de l'ignorance et de l'impuissance à remonter le courant du destin fixé par Dieu. Et c'est dans l'Homme-Dieu, le Dieu terrestre, en la personne du prince qu'apparaît le plus clairement la condition de l'homme : c'est pourquoi, je pense, Gryphius appelle si volontiers les princes *sterbliche Götter* : deux termes qui renferment en eux tout le paradoxe de leur condition : certes divins par leur pouvoir et par l'origine de leur règne, mais mortels, donc faibles, faillibles, aveugles ; et leur chute est d'autant plus dure qu'ils sont plus élevés au-dessus des autres hommes. Les justifications qu'avancent Michel et les siens, au contraire, sont essentiellement terrestres, a-religieuses : la force réelle (le bras et l'épée) et le bon sens qui commande de tuer votre ennemi avant qu'il ne vous tue :

« Tyrannen ! wer euch nicht schlägt, wird von euch geschlagen », dit l'un des conspirateurs (v. 248) : et d'invoquer la légitime défense et le droit de résistance au tyran. Pour eux, le Souverain est un homme comme les autres, non une personne sacrée : d'où leur succès terrestre ; d'où aussi le châtement que laisse entrevoir l'impératrice Theodosia dans son dialogue avec Michel, vainqueur et méprisant : à son tour, Michel va connaître le souci, la méfiance, la terreur devant ses partisans eux-mêmes ; à son tour, il régnera tyranniquement, et c'est sûrement à dessein que Gryphius a rappelé dans ses notes, d'après ses sources byzantines, le premier acte impérial du fils de Michel, Theophilus, ce modèle de ferveur et de pureté dans la tragédie de Joseph Simon : Theophilus n'a rien de plus pressé que d'apprendre, grâce à une ruse ignoble, quels sont ceux de ses courtisans qui ont porté son père au pouvoir : après quoi, il les fait tous massacrer. Intrépide, Theodosia, à qui Gryphius laisse le dernier mot dans ce débat, cite l'assassin de son mari devant le trône de l'Éternel et refuse de reconnaître que les conjurés ont agi en vertu d'un droit quelconque :

« Wer gibt euch diese Macht ?  
Ein Fürst fällt dem allein, der in den Wolcken wacht.  
Der in den Thron uns setzt, kan aus dem Thron uns bannen »  
(v. 286/8).

Humainement, la tragédie de Léon est celle de la faiblesse, ou pour mieux dire de la temporisation et des mesures prises alors qu'elles n'ont déjà plus de sens. Religieusement, c'est la confrontation du règne et de la subversion, de l'autorité légitime et de la force brute, du trône et de la révolte ; celle-ci a beau se couvrir de prétextes moraux et religieux : Gryphius la dévoile dans sa vérité essentielle : comme une perversion de l'ordre du monde, institué par Dieu et dont il est le garant. Ironie tragique : c'est au moment où il se croit à jamais débarrassé de Michel (II,4) que l'Empereur est le plus près de sa chute : « Itzt sinckt sein Kahn zu Grund, und Leo findt den Hafen ! » : dans moins d'un jour Léon sera assassiné et Michel proclamé empereur. Vanité, fragilité des calculs humains... L'empereur légitime et l'empereur illégitime, le vainqueur et le vaincu montrent tous deux, pour finir, qu'une volonté

obscur régit le destin des rois, comme celui des mortels ordinaires, et que la grandeur sacrée du règne n'est qu'une grandeur empruntée. Pourquoi Dieu permet-il ou veut-il la chute du juste et sa mort, le triomphe insolent de l'injuste ? Gryphius n'escamote pas cette question fameuse : il la pose ici par la bouche de Theodosia, dans « Carolus Stuardus » par celle des chœurs ; elle reste sans réponse ; à l'impératrice qui lui demande pourquoi un seul jour peut lui ravir à la fois sa couronne et son époux, si le Très-Haut a voulu ce meurtre et sa détresse, le vieux prêtre qui lui a raconté la mort de Léon n'a qu'une réponse banale à donner : les jugements de Dieu sont incompréhensibles pour les mortels. Comme disait Heine, ayant, deux cent ans après, posé cette même question : « Aber ist das eine Antwort ? ». L'incertitude est le lot de l'humanité, et le sens (ou l'absurdité) de la *fabula* ressort d'un chœur que chantent les courtisans au moment de la première péripétie, pour conclure le second acte : tout est passager ici-bas, puissance, richesse et beauté ; la vie est un songe, Gryphius, sans avoir connu l'œuvre de Calderon, le dit littéralement, et plus d'une fois : *vita somnium breve* :

205

« Nichts ! nichts ist, das nicht noch heute  
Könt in Eil zu Drümmern gehn ;  
Und wir, ach ! wir blinde Leute  
Hoffen für und für zu stehn ! » (II,669).

Du moins l'Empereur entre-t-il, mourant, dans la communion du Christ, dont il reproduit la mort devant l'autel, et le jour même de sa naissance : la mort de Léon apparaît ainsi comme une naissance à la seule vie durable, soustraite à la vanité. La volonté de faire ressortir le parallélisme entre le meurtre de Léon l'Arménien et l'exécution du Christ explique la seule liberté que Gryphius se soit permis par rapport à ses sources : Cedrenus écrivait que l'Empereur avait saisi pour se défendre le premier objet venu, peut-être les lourdes chaînes d'un encensoir, peut-être un crucifix. Pour Gryphius, la mort de Léon doit avoir une portée allégorique : il saisit, pour parer les coups, et, désarmé, tend à ses meurtriers non un crucifix quelconque, mais la Croix, celle qu'avait rapportée l'impératrice Hélène à Constantinople, « les bois sacrés » : la raison doit en être bien forte, puisqu'il s'en excuse dans sa préface en soulignant qu'il n'a pas permis à son imagination poétique de priver de grandes libertés dans sa tragédie. Spectacle allégorique : le vicair Christ a pour dernière défense l'instrument du supplice du Seigneur ; de dernier souffle (Gryphius a inventé ce détail) Léon baise la croix et m dans ce baiser ; le sang de l'Empereur se mêle au corps et au sang du Christ à l'hostie et au vin de l'Eucharistie. De la mort d'un impie, d'un tyran, ennemi de la vraie religion, Gryphius a fait le martyr du souverain légitime dont le sang se joint à celui qui « désaltère le cœur mourant de soif au te de son agonie ». Le meurtre fait éclater à la fois la faiblesse de l'empereur la sainteté du règne, puisqu'il opère, si l'on peut dire, une transsubstantia du Souverain en la personne même du Christ, Roi du monde immolé Seigneur des rois. Le symbolisme du temps souligne cette interprétation. Dans son épigramme dédicatoire, Gryphius parle des « furores noctis », des « di furores noctis ». L'action commence quand le jour baisse ; les complots e

Reservé à l'usage privé - Lot n° 57.298 du 11.3.1957

BnF  
MSS

176

177

